

Texte ESTELLE LUCIEN

Photographie
LEA KLOOS

«Je pensais me retrouver dans un musée.» C'est ainsi qu'Elizabeth Fischer avait imaginé sa vie au sortir de ses études. Mais ce n'est pas tout à fait ce qui était prévu pour elle. Nous la retrouvons dans un vieux bâtiment certes, celui des Arts et Métiers de la rue James-Fazy à Genève, mais vibrant d'une redoutable jeunesse et vitalité. Il abrite aujourd'hui la Haute école d'art et de design où Elizabeth a ses quartiers, car elle en est la responsable design bijou, montre et accessoires depuis 2010. Elle ne pouvait rêver mieux. «Il n'y a pas beaucoup de lieux où l'on peut enseigner de manière aussi vivante», se félicite-t-elle. La dernière expérience en date l'a menée avec ses élèves à l'opéra. Le Grand Théâtre de Genève remonte pour la première fois depuis le XIX^e siècle *Ascanio*, de Camille Saint-Saëns, à la cour du roi de France au XV^e siècle. Suivant l'idée de l'ancien chef de chœur Guillaume Tourniaire, Elizabeth Fischer a mis sur pied un atelier avec ses étudiants. Les pièces créées ont été inspirées des personnages et de leurs costumes. Elles seront exposées pendant la durée du spectacle dans le foyer de l'Opéra des Nations, alors qu'une série d'images a été réalisée avec le bijoutier Adler, qui, elles, seront à voir aux cimaises de la salle des pas perdu de l'Opéra et du Conservatoire. Les étudiants avaient deux thèmes à explorer: la plume et la colerette XVI^e, appelée aussi fraise.

De quoi réjouir notre historienne de la mode.

Elizabeth Fischer est à la tête du département design bijou, montre et accessoires de la HEAD. Elle transmet la mode avec force et conviction.

Elle a été une des premières, lors de ses études en histoire de l'art à l'université de Genève, à s'intéresser au rôle et symbolisme du vêtement dans la peinture. Pour son mémoire, elle s'est penchée sur les parures, textiles, bijoux, d'un cycle de peintures du XV^e siècle qui se trouve dans le Dôme de Monza, en Italie, et qui raconte l'histoire de la reine lombarde Théodelinde. «J'ai regardé quel était le rôle du costume, est-ce qu'il nous aidait à dater l'œuvre, comment il hiérarchisait les personnages et contribuait à la narration», se rappelle-t-elle.

Très tôt, l'habit a été un marqueur dans la vie d'Elizabeth. Née et élevée au Canada, elle arrive en Suisse, à Neuchâtel, à l'âge de 9 ans. «C'était le choc, se

souvent-elle. Il y avait vraiment une manière différente de s'habiller.» Pour aller à l'école du dimanche (le catéchisme), la jeune fille revêt une des nombreuses jolies robes que sa famille lui envoie d'outre-Atlantique. «Mais mes camarades, eux, venaient en jeans. Je vivais fortement cette différence vestimentaire. Je n'étais pas comme les autres!» Un décalage que la Canadienne retourne à son avantage. «Je savais m'habiller, et dans les périodes où j'étais moins sûre de moi, cela m'a servi. C'est comme une armure.» Elle conserve encore sa première «folie» en la matière, une robe Jil Sander. «Je l'avais vue dans la vitrine de la boutique qui se trouvait rue de la Rôtisserie. J'ai attendu les soldes. Mais elle était encore trop chère. Je l'ai quand même essayée.» La robe longue, inspirée de la «queue de pie» masculine, semble avoir été faite pour elle. «J'avais 700 francs en cash. Les vendeuses me l'ont laissée à ce prix», raconte-t-elle.

Alors que la famille Fischer est baignée dans les sciences – un père physicien, une mère économiste, et des sœurs étudiantes en chimie et biologie – Elizabeth tire, elle, le fil de sa passion pour le textile et tout ce qui le touche de près et de loin. Après ses études, elle enchaîne les stages, au Fashion Museum à Bath, au Cieta (Centre international d'étude des textiles anciens) à Lyon, où elle scrute les tissus à la loupe quand ce n'est pas au microscope, et au Château de Valangin (NE). La mode, son histoire, ses trames et ses chaînes, deviennent son domaine d'expertise. Les universités de Lausanne et de Genève l'invitent pour qu'elle y donne un cours sur l'histoire du vêtement au Moyen Âge. Et c'est ainsi qu'elle est recrutée par ce qui n'est pas encore la HEAD, mais l'École supérieure des arts appliqués, qui forme les premières volées de stylistes. «Au début, mon cours était très classique. Mais pour moi comme pour les étudiants, c'était ennuyeux.» La prof revoit sa copie, et élargit les champs de l'histoire de la mode à ses dimensions actuelles et sociales. Elle mène en parallèle une étude sur l'importance du bi-



WORKSHOP

Avec le joaillier Adler, les étudiants d'Elizabeth Fischer ont travaillé la colerette du XVI^e, dans le cadre d'«Ascanio», opéra joué au Grand Théâtre de Genève.

jou à Genève, ce qui lui vaut d'être nommée à la tête du département Design bijou qu'elle ouvre sur l'horlogerie et l'accessoire.

C'est la grande qualité de cette femme qui s'instruit du passé et sait se tenir au fait du présent. Grande chineuse, elle a constitué une collection de vêtements pour ses cours, dont le plus ancien est une robe de 1885. Et en même temps, elle admire l'inventivité des jeunes, comme ses deux filles, qui osent le training à la ville. Le *mix* et le *twist*, le classique à peine détourné, c'est ce qui définirait le mieux son style. Le jour où nous la rencontrons, elle porte un pantalon vintage pied-de-poule, une veste en jeans également de seconde main et une doudoune Uniqlo. A son cou, un collier de Dorothée Striffler: «il est tout simple dans sa forme, mais ce qui le rend unique, ce sont ses trois textures, perles, grenats et maille en or». Mais surtout, à ses mains, deux bagues réalisées par des diplômées de son département, Pia Farrugia et Aurore de Geer, ce qui est aussi le cas de ses boucles d'oreille par Géraldine Rohrer et du sac Worn qu'elle porte à son épaule. «Je soutiens à fond les diplômés.»

A l'heure des écrans et des réseaux, elle reste optimiste sur la valeur émotionnelle de la mode et surtout de l'accessoire, du bijou en particulier. «Je fais toujours travailler les étudiants sur leur propre garde-robe et je remarque qu'il y a toujours un paragraphe sur un objet personnel. Cet aspect rituel et émotionnel, le bijou l'incarne encore et toujours.» Forte de ce constat, Elizabeth Fischer poursuit un rêve. Celui de valoriser le «faire» non seulement auprès de ses étudiants, mais aussi auprès des plus jeunes, des écoliers et collégiens. «Et de montrer qu'il y a d'autres voies qui existent que celle des études académiques, mettre en avant l'intelligence de la main. C'est mon ambition.»



ELIZABETH FISCHER
Responsable Design bijou, montre et accessoires à la HEAD Genève.

LA MODE À LA LOUPE